

# Textyles

Revue des lettres belges de langue française

58-59 | 2020  
Georges Eekhoud  
Georges Eekhoud

---

## La Wallonie dans les « Chroniques de Bruxelles » de Georges Eekhoud

Une médiation sélective des lettres belges

MAUD GONNE

p. 105-126  
<https://doi.org/10.4000/textyles.3906>

---

### *Texte intégral*

- Dans une lettre du 15 juillet 1897, Émile Verhaeren annonce à son ami Georges Eekhoud qu'Alfred Vallette, le directeur du *Mercure de France*, cherche à recruter un écrivain belge pour s'occuper d'une correspondance d'art : « Par moi, le brave Vallette qui t'aime bien te propose [...]. Si cela te va, réponds directement à Vallette ; en cas contraire fais-le moi savoir et je ferai sentir à Vallette qu'il doit s'adresser à quelqu'un d'autre<sup>1</sup>. » Ce coup de pouce de Verhaeren marque le début de la longue collaboration d'Eekhoud avec le *Mercure*, qui ne prendra officiellement fin qu'à la sortie de la Grande Guerre<sup>2</sup>.
- À partir de septembre 1897, Georges Eekhoud devient donc le responsable permanent des « Chroniques de Bruxelles ». Puisqu'elles sont placées dans la même rubrique que les « Lettres anglaises », les « Lettres italiennes », les « Lettres allemandes » ou les « Lettres néerlandaises », elles font office de chroniques belges et apparaissent dès lors comme un espace de transferts, au sein duquel le correspondant revêt le rôle de médiateur, chargé de présenter l'art et la littérature belge à un lectorat français et international<sup>3</sup>. En sélectionnant et en promouvant certains sous-ensembles, Georges Eekhoud participe donc non seulement à la création d'un répertoire national, mais il contribue également à la diffusion d'images de la Belgique à l'étranger.

- 3 Mais de quelle Belgique artistique et littéraire Eekhoud s'est-il fait le médiateur ? Et quelle place a-t-il donnée à la Wallonie dans ses chroniques ? La période couverte, de 1897 à 1914 (la rubrique est suspendue pendant la guerre) est en effet cruciale pour la définition d'une culture nationale belge. Entre le vote de la loi d'égalité linguistique (1898) et la lettre au roi de Jules Destrée sur la séparation de la Wallonie et de la Flandre (1912), les frustrations s'accumulent tant du côté flamand que wallon, et contrastent avec le discours national de l'union des races défendu par Edmond Picard. Un détour s'impose.

## Précisions historiographiques et terminologiques : le poids des mots

- 4 Bien avant que la thèse de l'âme belge ne soit formulée par Edmond Picard dans la *Revue encyclopédique* en 1897, les classes au pouvoir ont tenté de définir une culture nationale pouvant, d'une part, légitimer l'existence de la jeune nation belge face aux grandes puissances européennes et, d'autre part, faire prendre conscience à une population hétérogène de sa nouvelle identité. Dès l'indépendance, l'originalité belge est construite à partir de son dualisme culturel, de son bilinguisme et de sa position mythique, acquise au cours du xviii<sup>e</sup> siècle, de carrefour européen. Si le français s'impose *de facto* au détriment des parlers flamands et wallons, c'est dans la culture germanique représentée par la Flandre – plutôt que dans la culture française républicaine, perçue comme libertaire – que les historiens puisent la singularité nationale. Tout au long du xix<sup>e</sup> siècle, écrivains, philologues et historiens redécouvrent et diffusent, sous forme de manuels, études et romans historiques, les hauts faits, le folklore et l'art « flamands<sup>4</sup> ». Cette dynamique historiographique aboutit à la thèse de l'âme belge de Picard, synthèse de « l'âme germanique » et de « l'âme latine », qui hisse les personnalités et œuvres issues de métissages flamands-wallons au paroxysme du génie belge. L'âme belge se cristallise dans *l'Histoire de Belgique* du Verviétois Henri Pirenne (1900) qui influencera l'enseignement de l'histoire tout au long du xx<sup>e</sup> siècle. Pirenne, pour qui la Flandre bilingue symbolise le mieux l'apport des deux cultures (flamande et wallonne), fait remonter l'origine de la Belgique à la création des Pays-Bas bourguignons avec, en son centre, le Comté de Flandre.

- 5 C'est dans la continuité de cette tradition historiographique que s'inscrit l'essai « L'Âme belge » de Georges Eekhoud, publié dans le premier numéro de *La Belgique artistique et littéraire* (1905). Partisan inconditionnel « non plus [d']une âme flamande ou [d']une âme wallonne seulement, mais [d']une âme belge née de ce qui ne fut pas un simple mariage de raison, mais bel et bien un mariage d'amour », Eekhoud renie le « prétendu antagonisme entre les Belges du Nord et ceux du Midi » :

Les affinités des deux races furent plus fortes que leurs divergences. Par des croisements de plus en plus nombreux se sont produits de très salutaires métissages [...]. Nombre de personnalités belges éminentes sont nées d'un Flamand et d'une Wallonne ou d'une Flamande et d'un Wallon<sup>5</sup>.

- 6 Pour cet écrivain flamand d'expression française maîtrisant (du moins passivement<sup>6</sup>) la langue de Vondel, « il serait même à souhaiter que chaque Belge connût le français et le flamand. C'est alors seulement qu'ils parviendraient à s'interpréter dans toute leur intégrité puisqu'ils tiennent à la fois du German et du Celte [...]. Je ne veux choisir entre la langue de Verhaeren et celle de Gezelle. Deux grands poètes ! Deux Belges<sup>7</sup> ! »
- 7 En dépit de son caractère apparemment inclusif, la thèse de l'âme belge compte de nombreux détracteurs, tant en Flandre qu'en Wallonie. Pour l'écrivain liégeois Albert

Mockel, par exemple, la race belge n'existe que dans une petite élite bourgeoise représentée par des Georges Eekhoud, Albert Giraud ou Émile Verhaeren : un « produit métis », qu'il « n'aime point » ; pour le reste, il n'y aurait que des Flamands et des Wallons, « Peuples étrangers l'un à l'autre, ou presque, par le sang, par les mœurs, par les conditions économiques, par la langue [...] par l'histoire enfin, qui ne les a guère confrontés que les armes à la main<sup>8</sup>. » Aussi, du côté wallon – car c'est celui qui nous intéressera dans le cadre de cet article –, six mois à peine après la formulation de l'âme belge paraît le premier numéro de la revue liégeoise *L'Âme wallonne* (1898-1902) de Charles-J. Comhaire. Organe de la Ligue wallonne de Liège, elle présente un programme « anti-flamingant » et a l'ambition de mettre en lumière « les talents de nos grands artistes, anciens et contemporains, de nos peintres, de nos sculpteurs, de nos graveurs et de nos musiciens, de nos littérateurs, en insistant sur les caractères spéciaux et communs qu'ils empruntent au sol wallon<sup>9</sup> ».

- 8 Dans la continuité d'une quête identitaire wallonne entamée dans les années 1850<sup>10</sup>, un mouvement wallon naissant, porté par une génération d'intellectuels nés dans les années 1860, dont le politicien Jules Destrée, l'écrivain Maurice Des Ombiaux et le critique Maurice Wilmotte, dénonce, au début du <sup>xx</sup>e siècle, une vision « flamande » de la Belgique et s'attelle à un travail de « récupération » et de propagation d'une culture wallonne occultée, à leurs dires, par l'amalgame belge = flamand<sup>11</sup>. Jules Destrée rapporte la problématique dans une conférence du 26 octobre 1911, donnée à l'occasion de l'exposition d'art wallon de Charleroi :

Jadis chez nous et encore aujourd'hui à l'étranger, le mot « flamand » servait à désigner l'art de nos provinces, qu'elles fussent wallonnes ou flamandes. De cette gloire magnifique nous prenions notre part. Mais en toutes ces dernières années, la signification de l'épithète s'est rétrécie en Belgique et on ne la comprend généralement plus qu'en ce sens : que l'art flamand est l'art des Flamands. Nous, les Wallons, nous nous sommes trouvés exclus peu à peu du patrimoine commun<sup>12</sup>.

- 9 En d'autres mots, la signification du terme « flamand » a évolué en même temps que le climat politico-linguistique, pour correspondre de plus en plus étroitement à un sous-ensemble belge, limité aux habitants, langues et provinces du nord du pays, et à ce qu'on appelle alors la « race<sup>13</sup> » flamande. Cette évolution fait craindre, aux yeux des militants wallons, un « vol » de l'art wallon, dont témoigne cet extrait de Maurice Des Ombiaux dans *Essai sur l'art wallon* (1912) :

[...] on a tenté de substituer à la théorie du milieu intellectuel et social la théorie de la race, et alors la définition s'est trouvée faussée. On n'a plus dit que Memling était un Allemand, les Van Eyck des Meusiens, Roger de la Pasture, Jean de Maubeuge, Patenir et Blés de Bouvignes de purs Wallons faisant partie d'une École dite flamande, on a voulu en faire des Flamands de race et d'origine. On proclama qu'il n'y avait pas de peinture wallonne parce que la race wallonne est inapte à traduire sa sensibilité par la ligne et la couleur. De là à lui contester toute aptitude aux arts, il n'y avait pas loin<sup>14</sup>.

- 10 L'utilisation de la terminologie « adéquate » devient dès lors un point crucial de l'agenda identitaire wallon : « nous décidons et nous avons obtenu depuis [la naissance de la ligue de Liège en 1897] de demander aux journalistes et critiques d'art d'employer chaque fois qu'ils le peuvent les termes : “Art wallon... Artistes wallons<sup>15</sup>”. »

- 11 Dans « Du bon usage des catégories géopolitiques en histoire » (1994), Jean-François Gilmont, qui se base sur le travail d'Albert Henri (1965), nous rappelle que le substantif « Wallonie » ne date que de 1844<sup>16</sup>. En revanche, l'adjectif « wallon », qui provient du mot *Whalha* germanique signifiant l'étranger, existe depuis le <sup>xvii</sup>e siècle et a surtout référé à une langue latine ou à un dialecte, ainsi qu'à ses locuteurs. L'acceptation du substantif comme entité culturelle et géopolitique au sein

de l'État belge ne fait sa percée qu'à partir de 1886 avec la création de la revue *La Wallonie* ; la connotation militante s'établit dès 1890, avec les premiers congrès wallons et la prolifération des organes de presse tels *La Défense wallonne* (1891-1893), *Wallonia* (1893-1914), *L'Organe des Wallons* (1895-1899), *L'Âme wallonne* (1898-1902), *La Lutte wallonne* (1911-1914), etc.<sup>17</sup>.

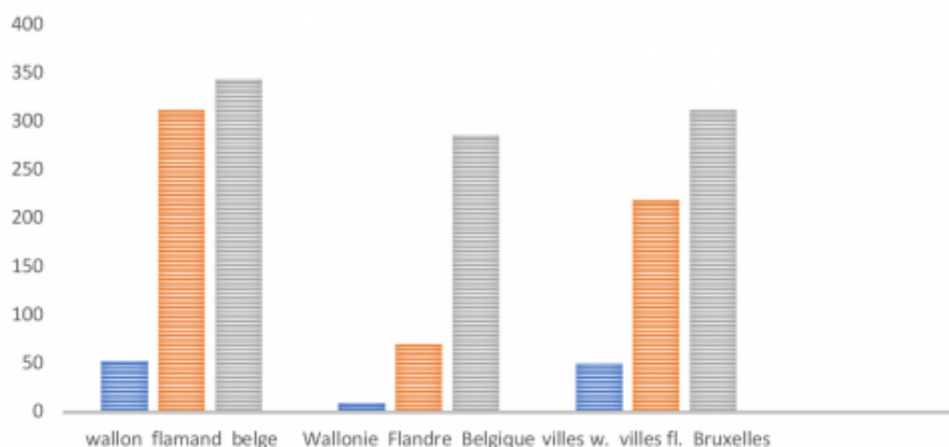
12 Les termes « flamand » et « belge », quant à eux, cohabitent depuis le xiv<sup>e</sup> siècle. « Belgium » et « Belgicus », qui réfèrent à l'ensemble des Pays-Bas bourguignons, puis aux dix-sept provinces de Charles Quint, étaient plus souvent rendus par « Flandre » ou « Flamands » dans les langues vernaculaires<sup>18</sup>. Le terme « flamand », au départ strictement lié au Comté de Flandre, possédait une connotation politique et a progressivement désigné l'ensemble des habitants de ces contrées, sans distinction de langue, ainsi que les écoles d'art (l'École dite « flamande ») fondées au xv<sup>e</sup> siècle. Le terme n'acquiert une signification politico-linguistique et géographique plus stricte que dans le cadre belge, vers les années 1860.

13 Au vu de cette configuration identitaire et terminologique complexe, dans laquelle la préférence de l'appellation « chronique de Bruxelles » à « Lettres belges » peut finalement s'avérer judicieuse<sup>19</sup>, quelle sélection littéraire nationale Georges Eekhoud a-t-il diffusée sur la scène parisienne internationale ? Partisan de cette âme belge décriée, quel sort Eekhoud a-t-il réservé aux auteurs et artistes wallons ?

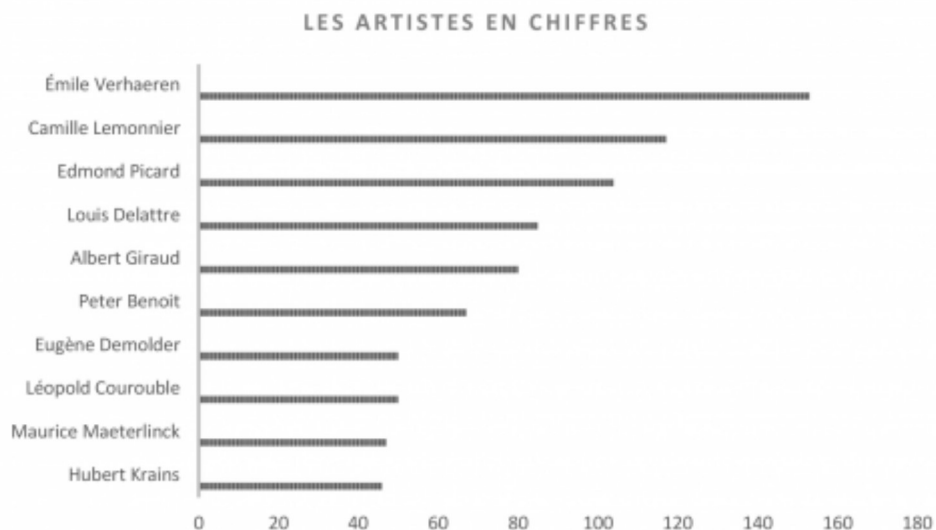
## L'imaginaire géographique, artistique et national en chiffres

14 Afin de se faire une idée globale de la sélection opérée par Eekhoud, et par là de l'imaginaire géographique, artistique et national véhiculé dans ses chroniques, nous avons réalisé une analyse quantitative « de surface » des 115 chroniques à notre disposition (sur 118 répertoriées). Puisque la terminologie compte dans la configuration historique précédemment esquissée, cette analyse a été réalisée au moyen d'une recherche sur termes<sup>20</sup>. L'analyse a montré que le terme « wallon(ne)(s) » avait été utilisé 53 fois par Eekhoud, pour 312 occurrences du terme « flamand(e)(s) » et 344 occurrences du terme « belge ». (Le terme « bruxellois » apparaît quant à lui 64 fois.) Suivant le même procédé, « Wallonie » est mentionné 9 fois, « Flandre » 70 fois et « Belgique » 286 fois. Finalement, une comparaison des villes citées dans les chroniques (villes d'origine des artistes ou lieux de rassemblements artistiques) laisse apparaître les quantités suivantes : 35 occurrences de Liège, 9 de Charleroi, 4 de Mons et 2 de Namur contre 140 d'Anvers, 34 de Gand, 40 de Bruges et 15 de Malines. Bruxelles est répertoriée 312 fois. Voici une visualisation de ces résultats :

L'IMAGINAIRE GÉOGRAPHIQUE, ARTISTIQUE ET NATIONAL  
EN CHIFFRES



- 15 Ajoutons que, contrairement aux termes « Flandre », « flamand », « Belgique » et « belge » qui sont investis dès les premières chroniques, « Wallonie » n'apparaît pour la première fois qu'en 1900 et « wallon » qu'en 1902, ce qui témoigne probablement d'une progressive prise en compte de l'évolution du climat socioculturel et politique.
- 16 Au regard de ces résultats disproportionnés, et préalablement à une analyse du contexte d'énonciation de ces termes, nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle, en accord avec le discours belge ambiant de l'époque, le lecteur (international) des chroniques est confronté à une image belge et flamande de la Belgique artistique et littéraire, plutôt que wallonne.
- 17 En outre, la sélection opérée au niveau des villes indique, sans conteste, une orientation géographique correspondant à la Flandre dans son contexte d'énonciation du tournant du xxe siècle, c'est-à-dire à un espace ne comprenant pas les provinces wallonnes.
- 18 Un balayage des termes et concepts présents dans l'entourage direct<sup>21</sup> des adjectifs « flamand » et « wallon » nous permet d'observer qu'au concept diffus de « flamand » sont associés des concepts tels que paysage, pays, race, langue, peintre, écrivain, poète, auteur, musicien, renaissance, journal, art, lettres, imagination, *etc.* En d'autres mots, le terme revêt une signification liée au territoire, à la race, aux arts et aux artistes, à la littérature et à la langue, c'est-à-dire aux grandes catégories romantiques liées au concept de nation. *A contrario*, à l'adjectif wallon s'accordent, à première vue, plus volontiers des termes qui renvoient à une vision populaire ou régionale de l'art. Au lieu d'« auteurs », on trouvera plutôt des « conteurs wallons » ; au lieu de musique, on parlera de « chansons wallonnes » ; wallon sera ensuite assorti à « historiettes » (plutôt qu'à histoires), à « parler » (plutôt qu'à langue), à « sensibilité » (plutôt qu'à originalité). Mais en règle générale, l'épithète semble surtout servir à qualifier des individus (notamment ouvriers) ou des lieux.
- 19 Une autre recherche sur termes permet de hisser deux auteurs « wallons », à savoir Louis Delattre et Hubert Krains, dans le top 10 des écrivains et artistes belges les plus souvent mentionnés dans l'ensemble des « Chroniques de Bruxelles ». Le graphique suivant expose le classement ainsi que les scores des différents acteurs.



- 20 Plusieurs constats s'imposent. Premièrement, il faut noter l'importance des réseaux personnels d'Eekhoud dans sa promotion des artistes belges. Hormis quelques ténors de la génération précédente (Benoit, Picard et Lemonnier), c'est à ses proches collègues de *La Jeune Belgique* ou du *Coq rouge* qu'Eekhoud octroie le plus de visibilité. Qui plus est, Verhaeren, Delattre, Giraud, Demolder, Courouble et Krains sont des amis proches, qu'il fréquente à Bruxelles<sup>22</sup> ; son amant Sander Pierron est le suivant sur la liste, avec 39 occurrences.
- 21 Deuxièmement, au vu des scores obtenus par Delattre et Krains (ainsi que par Maurice Des Ombiaux qui talonne Pierron avec 38 occurrences), il serait incorrect

d'affirmer que Georges Eekhoud ne promeut pas les artistes wallons, ici en l'occurrence les écrivains, sur la scène parisienne. En dehors des chroniques, Eekhoud se charge même d'introniser le jeune Louis Delattre, de seize ans son cadet, sur la scène littéraire en préfaçant les *Contes de mon village* (1990) et en présentant celui qu'il lui arrive d'appeler son « *dear little one*<sup>23</sup> » à André Fontainas à Paris<sup>24</sup>. Quant à Krains, il entretient une abondante correspondance amicale avec Eekhoud : « ton [à Eekhoud] approbation a toujours été une de celles dont je suis le plus fier, ton amitié une de celles auxquelles j'attache le plus de prix<sup>25</sup> ». On y découvre que, dès les années 1890, les deux auteurs ne cessent de se lire et de se promouvoir l'un l'autre dans divers comptes rendus et études. Eekhoud encourage Krains à publier dans le *Mercure* et n'est probablement pas étranger à la parution du *Pain Noir* dans cette revue en 1903 :

J'attends avec impatience ton nouveau livre dont tu m'avais lu un si poignant passage dans ta dernière et trop rapide visite. Dans quelles [illisible] vas-tu le faire paraître ? À ta place, je l'enverrais à Demolder qui le présenterait au *Mercure de France*. Dans tous les cas tâche d'obtenir l'estampille et le nom du *Mercure*. Cela te ferait de la réclame. Leurs livres vont partout. Puis ils font de la publicité dans leur revue et leurs catalogues. Il y a là des avantages pratiques que je crois devoir te signaler<sup>26</sup>.

22 Troisièmement, au vu de l'ancrage régional wallon des œuvres -d'Hubert Krains, Louis Delattre et Maurice Des Ombiaux, ainsi que de leur implication dans la définition d'une culture wallonne<sup>27</sup>, le fait qu'Eekhoud mentionne si peu les termes « wallon(ne)(s) » et « Wallonie » a son importance. Ceci conforterait l'hypothèse selon laquelle l'épithète ne réfère pas, en dehors des cercles wallons, à une essence artistique ou à une inspiration littéraire propre, suivant l'adage, formulé par Louis Delattre dans son essai *Pour l'Âme belge* (1912), selon lequel « capables d'extraire le charbon et de fabriquer le verre et l'acier, nous [les Wallons] étions parfaitement inaptes à l'effort esthétique<sup>28</sup> ».

23 Quatrièmement, malgré une surreprésentation des « Flamands » (c'est ainsi qu'il qualifie tous ces auteurs sauf Krains, Delattre et Courouble), le seul artiste néerlandophone du top 10, et qui plus est figure de proue du mouvement flamand, est le compositeur Peter Benoit (Henri Conscience et Stijn arrivent plus loin dans la liste, avec chacun 32 occurrences). Ce sont donc les écrivains flamands d'expression française, représentants de ce que Jean-Marie Klinkenberg appellera le « mythe nordique<sup>29</sup> », qui occupent le plus de place dans les chroniques d'Eekhoud : « ce sont les auteurs français de race flamande qui se sont conquis le plus de renommée à Paris et à l'étranger, pour ne citer que MM. Maeterlinck, Verhaeren, Rodenbach. M. Camille Lemonnier est né à Bruxelles, d'une mère flamande » (septembre 1902, p. 807). Les éléments flamands stéréotypés de ce mythe septentrional sont par ailleurs décelables dans l'argumentation et les descriptions de l'art belge dans les chroniques : (1) un paysage caractérisé par l'humidité, la lourdeur, les brumes, où plaines, mers, canaux et ciel se confondent, l'horizon plat où se dressent les beffrois et cathédrales ; (2) une âme mystique et religieuse ; (3) un style inspiré par la tradition picturale flamande.

## La place de la Wallonie et de la Flandre dans les « Chroniques de Bruxelles »

24 Georges Eekhoud n'instrumentalise cependant pas la Flandre au service exclusif d'une littérature nationale d'expression française. Il véhicule aussi l'idée que cette littérature belge d'inspiration flamande communitaire plus étroitement avec le peuple, la race et le terroir lorsqu'elle utilise le néerlandais<sup>30</sup>. Quelques mois après la sortie

tumultueuse de Maeterlinck dans le *Figaro*<sup>31</sup>, Eekhoud va jusqu'à préconiser l'usage de la langue flamande pour les jeunes écrivains de Flandre :

Pour les jeunes Belges-Flamands, pour les nouveaux venus ou les débutants de naissance, de race, d'éducation et de milieu essentiellement flamands, il y aurait lieu de prendre un parti héroïque et logique : adopter le néerlandais, leur langue maternelle, pour leur langue littéraire ; écrire en flamand. (« Chronique de Bruxelles », octobre 1902, p. 246)

- 25 Il affirme même : « si je savais le flamand<sup>32</sup> et si j'étais en âge de débiter dans les lettres, je ne serais plus arrêté par les considérations qui me guidaient en 1881 ; je me servais avec prédilection de cette vraiment belle langue dans laquelle écrivirent les Vondel et les Bilderdyck et dans laquelle excellent aujourd'hui les Styn Streuvels et les Pol de Mont » (*ibid.*, p. 249). Ainsi, Eekhoud exprime toute sa sympathie pour ces jeunes écrivains flamands, qu'il juge supérieurs aux jeunes auteurs francophones :

Il se produit ici (abstraction faite des noms déjà connus) plus d'œuvres intéressantes, poésies et romans, en flamand qu'en français. Chez nos jeunes « franco-belges » je chercherais vainement des romanciers comme Streuvels, Baekelmans et Herman Teirlinck, des poètes comme Willem Ghysels, René de Clercq. (« Chronique de Bruxelles », mars 1904, p. 825)

- 26 Les « Chroniques de Bruxelles » comportent par ailleurs de nombreux passages en néerlandais, traduits ou non. L'exemple suivant provient d'une chronique presque entièrement consacrée à l'écrivain ouest-flamand Guido Gezelle :

Dans Gedichten, Gezangen en Gebeden (Poèmes, Chansons et Prières), un volume de jeunesse, on rencontre nombre de pièces admirables, entre autres celle consacrée aux Saules, dont je détache ce passage : « Combien de fois ne vous ai-je pas contemplés au point du jour quand une vapeur bleuâtre ceignait votre cime d'argent comme un ruban tressé dans la chevelure d'un ange. [...] » Les plus belles pièces se trouvent dans les derniers livres *Tijdkrans* et *Rijmsnoer*. Celle qui commence par ces mots *Hoe riekt gey Bamisbosschen* (senteurs des feuillages de la Saint-Bavon !) suggère les parfums de l'automne. (« Chronique de Bruxelles », juillet 1904, p. 263)

- 27 En donnant à la littérature flamande d'expression néerlandaise une place de choix dans ses chroniques, bien que moins importante que celle qu'il octroie à la littérature flamande de langue française, en y exposant la langue flamande dans son altérité et en y faisant la promotion des revues néerlandophones (notamment *Onze Kunst*, *Ontwaking*, *Van Nu en Straks* et *Vlaanderen*), Eekhoud contribue à la reconnaissance internationale des écrivains néerlandophones de Belgique et de la langue flamande ainsi qu'à la propagation d'un imaginaire flamand incluant les néerlandophones.

- 28 Lorsqu'on étudie les contextes dans lesquels apparaissent les rares mentions du sous-ensemble wallon, il s'avère que l'adjectif est généralement utilisé de manière rhétorique (pour appuyer le discours de l'âme belge) ou contrastive (pour opposer des peuples) ; il ne fait jamais l'objet d'un questionnement à part entière. En association avec « Flandre » ou « flamand », il devient un synonyme de « belge », de « Belgique » ou de « francophone », par exemple dans « Quant à les lire, quant à acheter leurs œuvres, Flamands et Wallons s'en dispensent avec un touchant accord » (« Chronique de Bruxelles », octobre 1900, p. 244), « de l'avis des Wallons, ce magicien subjugué et persuade même ceux qui ne comprennent point le flamand » (« Chronique de Bruxelles », juillet 1900, p. 277) ou dans « Il [Léon Du Bois] croit sincèrement à l'existence [...] d'une école musicale nationale, voire belge et non plus seulement flamande ou wallonne » (« Chronique de Bruxelles », septembre 1912, p. 187). Enfin « wallon » est dissocié de la catégorie « bruxellois<sup>33</sup> ».

- 29 Dans un contexte littéraire, la Wallonie sert Eekhoud lorsqu'il s'agit d'opposer le style français au style belge, et à défendre l'écriture barbare : « Ce n'est pas M.

Delattre qui reprochera à ses Wallons leurs barbarismes et leurs accrocS à la syntaxe de Bescherelle [...]. Si tout le monde s'exprimait avec le purisme de nos meilleurs auteurs, où serait leur mérite ? » (« Chronique de Bruxelles », mars 1910, p. 169) Eekhoud fait ensuite usage de la catégorie du « conteur wallon » d'« historiettes » savoureuses de terroir. Ainsi il qualifie Joseph Chot, d'« excellent conteur wallon, à qui nous devons déjà un savoureux roman de terroir, *Carcassoa* » (*ibid.*, p. 170) et il parle d'Auguste Bénard avec ses « novelettes [qui] sont bien gauloises ou plutôt bien wallonnes » (« Chronique de Bruxelles », septembre 1908, p. 174). La notion de « wallon » ne semble pas s'élever au rang de la littérature nationale mais se cantonner à un niveau régional ou local pittoresque, un genre qu'affectionne tout particulièrement Eekhoud, lui-même souvent qualifié d'écrivain de terroir. Louis Delattre, Hubert Krains et, dans une moindre mesure, Maurice Des Ombiaux sont les seuls « conteurs de race », voire même « auteurs » à viser l'universel par le biais du régional. Ils restent néanmoins associés à des « nouvelettes », des histoires savoureuses « peu compliquées, de petites gens » (« Chronique de Bruxelles », juillet 1908, p. 333).

La « collection Junior » s'est enrichie d'une réédition de l'Histoire mirifique de saint Dodon, le fort joli petit roman de M. Maurice des Ombiaux, dont la saveur épicurienne et wallonne, le ragoût pittoresque, la sensualité gaillarde s'allient par moment à une sensibilité exquise [...]. (« Chronique de Bruxelles », décembre 1913, p. 830)

30 Dans l'argumentaire d'Eekhoud, l'adjectif « wallon » – qui n'est, comme on l'a vu, pas encore ancré dans l'imaginaire collectif – est souvent agrémenté d'autres caractéristiques plus éloquentes. Ainsi, Louis Delattre est un « conteur, certes, exquisément wallon mais, à mon avis, mieux encore que wallon, profondément, généreusement humain » (« Chronique de Bruxelles », janvier 1912, p. 416). Eekhoud attribue également à Delattre des caractéristiques flamandes : un « observateur minutieux qui fait penser à quelque petit maître wallon élevé en Flandre » (« Chronique de Bruxelles », mars 1909, p. 169). Similairement, dans une lettre du 12 juin 1890, Eekhoud déclare retrouver dans La « Ptite Flipine » des *Contes de mon village*, « la patte des peintres flamands et hollandais<sup>34</sup> ». La mise en avant de la flamandité de l'œuvre d'un écrivain wallon entre évidemment dans la logique de l'âme belge, à laquelle adhère Delattre.

31 Mais ce sont également ces renvois à la « flamandité » qui provoquent la fureur dans les cercles wallons. Mentionnons, par exemple, la critique virulente du jeune écrivain wallon Désiré-Joseph Debouck, qui se fera plus tard appeler d'Orbaix (1889-1943), parue dans *Le Thyrsé*, à l'égard de la « rapacité inouïe [*sic*] » de Georges Eekhoud qui « classe Krains parmi les écrivains d'inspiration flamande<sup>35</sup> ». Dans la chronique de juillet 1909, Eekhoud écrit en effet : « En Flandre, par exemple, c'est bien sûr un Georges Eekhoud, un Eugène Demolder, un Hubert Krains, un Émile Verhaeren, et un Camille Lemonnier en certains de leurs livres, et encore sur un Cyriel Buysse, un Stijn Streuvels, que s'appuie une véritable tradition » (« Chronique de Bruxelles », juillet 1909, p. 358). L'envolée de Debouck, reproduite ci-dessous, est tout à fait représentative de la frustration palpable dans les milieux militants wallons au début du xx<sup>e</sup> siècle :

Les partisans de l'âme belge sont, comme on l'a dit, des Flamingants honteux, des Flamands égoïstes, des mangeurs de Wallonie, qui croient, comme le Parisien, – Ô dérision ! – que Paris c'est la France et que la Flandre à elle seule forme toute la Belgique. Voyez Monsieur Gilkin ; il découvre l'âme belge dans les romans flamands de Lemonnier [...]. Parle-t-il de Delattre et de Des Ombiaux ? Ce sont, énonce-t-il, des évocateurs du monde wallon. Il ne dit pas avoir trouvé dans leurs œuvres le plus petit lambeau de la pauvre âme... Alors, la Wallonie, ce n'est plus la Belgique ? les Wallons, ce ne sont plus des Belges ? « Tant mieux ! » criera Colleye ; « Bravo ! » hurlera Chainaye [...]. En vérité, mes frères wallons, je vous le dis ! Les gens du Nord sont d'insinuants et



perfides soldats armés pour les lentes mais sûres batailles ! Réveillez-vous !  
Prenez garde ! On vous vole<sup>36</sup> !

- 32 Bref, en accord avec le discours national ambiant, Eekhoud ne se penche guère sur une éventuelle spécificité wallonne dans les écrits de ses contemporains, l'élément flamand l'emportant « par la puissance et l'originalité » :

En résumé, le mouvement littéraire de la Jeune Belgique fut entrepris par une élite. Ce mouvement avait réuni un groupe de personnalités originales et vivaces comme on n'en aura rarement rencontré dans aucun pays. Cette petite armée s'était recrutée dans tous les coins de la Belgique, mais l'élément flamand y était en majorité et l'emportait aussi par la puissance et originalité sur l'élément wallon. (« Chronique de Bruxelles », octobre 1902, p. 250-251)

- 33 Dans une note de bas de page, il atténue ses propos :

La Wallonie a produit des poètes exquis et très doux pour ne citer que MM. Fernand Séverin, Mockel, Gérardy, Delchevalerie et aussi des conteurs ou des fantaisistes délicieux, tels que MM. Delattre, Dommartin, Krains, Stiernet, Georges Garnir, Maubel, Des Ombiaux, Goffin, Chainaye, Demblon, etc. etc. (Ibid.)

- 34 Cette note est symptomatique de la façon dont Eekhoud inclut les artistes wallons dans ses chroniques. Alors que la majorité des auteurs flamands (francophones ou néerlandophones) cités font l'objet de descriptions et de comptes rendus plus ou moins détaillés, les écrivains associés à la Wallonie sont, à quelques exceptions près, le plus souvent énumérés.

- 35 Ensuite, à la différence de la place qu'il réserve à la langue flamande et à ses dialectes, Eekhoud ne met jamais en scène la langue wallonne<sup>37</sup>, qui n'est évoquée explicitement que dans le fragment qui suit. Ceci contraste avec le discours de son ami Louis Delattre qui, dans son *Pour l'Âme belge*, consacre 23 pages au dialecte wallon et à l'infiltration (positive !) du flamand dans le wallon<sup>38</sup>.

Dans cette assemblée des écrivains belges, M. l'abbé Verriest fit une conférence, un peu languette et par trop west-flamande, sur Gezelle et Streuvels, et M. Victor Chauvin prononça en français un cordial et savoureux éloge des poètes de dialecte wallon, surtout de Defrescheux [sic], le Mistral liégeois. Mais pourquoi cette prédiction, vraiment par trop anticipée, de la disparition de ce savoureux parler wallon ? Maintenez-le, au contraire, monsieur Chauvin ; défendez-le contre les niveleurs, les uniformistes, les centralisateurs à outrance ! Le wallon est aussi indispensable à la physionomie de la Belgique que le flamand, tout comme le celte et le provençal le sont à celles de la France. Et cela n'empêchera personne d'aimer, de cultiver le français, de l'adopter pour sa langue vraiment maternelle de préférence à l'un ou l'autre des idiomes provinciaux. Et, tout en nous réjouissant d'avoir Gezelle et Defrescheux [sic], nous nous glorifions surtout d'avoir Verhaeren. (« Chronique de Bruxelles », septembre 1910, p. 161)

- 36 Bien que maintes fois usée dans la critique wallonne, la comparaison de Defrêcheux avec l'auteur provençal nobélisé sur une plateforme parisienne est remarquable. Mais ce n'est pas tout. Une fois n'est pas coutume, Eekhoud *nomme* le dialecte, souhaite son maintien en Belgique et le compare au flamand, au celte et au provençal. On peut difficilement conclure de cette unique citation qu'Eekhoud, à l'instar d'intellectuels comme Julien Delaite, Albert Mockel ou plus tard la poète et traductrice liégeoise Emma Lambotte, met langues flamande et wallonne sur un même pied – toutes deux subordonnées au français<sup>39</sup>. D'autant qu'à d'autres endroits, il préfère éluder la référence à la langue wallonne pour la reléguer à des « termes locaux ». Dans la chronique d'avril 1911, on peut lire :

L'atmosphère, ou plutôt les caractères de Chrysalides, le livre de contes de M. Ferdinand Bouché sont bien autrement sympathiques. Pittoresques légendes du pays wallon dans lesquelles le conteur abuse peut-être des termes locaux.

Qu'il les emploie, rien de mieux, mais alors qu'il les traduise ou du moins qu'il les explique. (« Chronique de Bruxelles », avril 1911, p. 848)

- 37 Finalement, il apparaît clairement que les discours sur l'âme wallonne ou le génie wallon ont tendance à inquiéter Eekhoud car ils mettent en péril la cohérence de l'âme belge, telle qu'il se la représente :

M. Georges Rency a fait précéder les « matinées » de Mihien d'Avenes d'une ingénieuse et élégante conférence sur l'« âme wallonne ». Mais n'abuse-t-on pas de ces comparaisons entre la Flandre et la Wallonie ? Ne ferions-nous pas mieux, au lieu de nous ingéier à diviser en deux groupes, pour ne pas dire en deux camps, les écrivains français de Belgique, de les réunir sous le même drapeau, comme c'était le cas au temps de la Jeune Belgique ? Prenons garde. (« Chronique de Bruxelles », décembre 1909, p. 549)

- 38 Si Eekhoud se montre dubitatif quant à la valeur des revendications identitaires wallonnes qui risquent de diviser les Belges – « nous nous demanderons si le savant et nerveux auteur [Maurice Wilmotte] ne pousse pas trop jusqu'à l'absolu son opposition de la sensibilité wallonne à l'imagination flamande ? » (« Chronique de Bruxelles », janvier 1913, p. 423), le plus souvent, il les tait. Ainsi, dans sa chronique de septembre 1911 qui dépeint l'Exposition de Charleroi, qu'il juge « très intéressante au point de vue artistique surtout par sa section des Arts anciens du Hainaut », il n'évoque point les objectifs régionalistes et identitaires d'un événement qui se veut avant tout une tentative de définir un art et une littérature wallons<sup>40</sup>. En évitant systématiquement l'utilisation du mot « wallon<sup>41</sup> » au profit de « hennuyer », « montois » et même « français », il détourne, consciemment ou inconsciemment, les objectifs de l'exposition qui sont précisément d'évoquer et de promouvoir une race wallonne dans l'art.

- 39 À l'aube de la guerre, Eekhoud s'ingéie de plus en plus à dépasser les querelles linguistiques et raciales pour prôner une identité belge. À la suite de M. Lecomte, il engage « les Flamands à remiser leur lion et les Wallons à rentrer leur coq, leurs emblèmes de discorde, symboles de sentiments d'incompréhension, d'intolérance et de haine, les adjure de fraterniser sous les plis de l'unique, du seul drapeau belge, qui symbolise, lui, la chose la plus haute et la plus grande qui soit dans le monde à cette heure : « la tolérance et la compréhension réciproques des peuples et des langues » » (« Chronique de Bruxelles », mars 1914, p. 197-198).

## Du *pars pro toto* à l'amalgame

- 40 L'analyse qui précède nous permet d'affirmer que, en tant que correspondant belge du *Mercur de France* durant une période cruciale pour les développements identitaires, Georges Eekhoud a dessiné les contours d'une Belgique artistique et littéraire principalement limitée à Bruxelles et à la Flandre, au détriment de la Wallonie. Outre la mise en valeur de la production « flamande » de langue française, Eekhoud a sensibilisé un public de lettrés à la langue (dialectale) littéraire flamande et a offert aux écrivains flamands néerlandophones un tremplin vers la diffusion internationale. Eekhoud n'a donc pas uniquement instrumentalisé la thématique flamande de façon stéréotypée dans la tradition du « mythe nordique », il a également participé à la légitimation, à l'étranger, des lettres flamandes.

- 41 Par ailleurs, en ne mentionnant, à une exception près, ni ne montrant la langue wallonne – alors qu'à maintes reprises, il regrette la réception hostile des dialectes (flamands) en Belgique<sup>42</sup> – Eekhoud a véhiculé, à l'étranger, l'image d'une Belgique uniquement bilingue, raccourci que dénoncera maintes fois Emma Lambotte :

On croit généralement à l'étranger que les Belges parlent deux langues : le français, élu par la bourgeoisie, l'aristocratie et les gens tant soit peu instruits,

et le flamand, ronron du peuple. Mais on ignore trop souvent qu'il y a encore le wallon<sup>43</sup>.

42 La sous-représentation de la Wallonie dans les chroniques doit néanmoins être nuancée car Eekhoud n'a pas oublié de mentionner ses collègues ni les événements artistiques du sud du pays. Mais en ne les nommant pas « wallons », en ne leur octroyant pas de caractère collectif propre et en leur appliquant une grille de lecture belge ou flamande, Eekhoud a (inconsciemment) miné les efforts de certains de ses contemporains qui tentaient alors de définir et de propager une originalité wallonne<sup>44</sup>. Ensuite, force est de constater qu'il montre un réel engouement pour les écrivains de terroir, de la « petite patrie ». Dans la préface des *Contes* de Louis Delattre, Eekhoud déclare retrouver, dans les écrits d'un « écrivain sincèrement autochtone », « la tendresse, le culte que [lui-même] éprouve pour [son] coin de pays<sup>45</sup> ». Par ailleurs, Eekhoud entretient des relations amicales avec ses collègues militants wallons comme Maurice Des Ombiaux ou Jules Destrée (dont il aime les convictions socialistes plus que les projets fédéralistes). Sans mentionner, ni critiquer, la fameuse « Lettre au Roi » publiée dans la *Revue de Belgique* du 15 août 1912, Eekhoud consacre simplement plusieurs pages de sa chronique de novembre 1912 au bien-fondé de l'âme belge (p. 182). Dans un panorama identitaire complexe où se croisent des discours qui nous paraissent aujourd'hui inconciliables, les collaborations et amitiés littéraires dépassent largement les antagonismes identitaires.

43 Finalement, malgré le déséquilibre de représentation, les rares mentions d'auteurs (et d'artistes) wallons, en tant que Wallons, méritent qu'on s'y attarde. Ces mentions témoignent en effet d'un début timide de médiation d'une littérature wallonne de langue française à Paris qui sera, comme l'indique Jean-Marie Klinkenberg, à peine relayée par la suite :

Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il s'est bien mis en place un discours critique wallon. Un tel discours aurait été propre à surdéterminer la lecture des œuvres de façon à les constituer en littérature [...]. Mais ce courant est resté relativement faible, peu tenu et peu relayé qu'il a été. La source de cette faiblesse réside sans doute dans son caractère négatif : le modèle wallon a surtout été formulé pour contrebalancer le « discours belge » à la Picard. Il n'aura donc plus de place dans la structure métalittéraire dès lors que ce dernier discours sera balayé par la réorganisation du système consécutif au premier conflit mondial<sup>46</sup>.

44 Le manque de propagation et de reconnaissance, en dehors de la Wallonie, de ce discours wallon au « caractère négatif » explique en partie le constat de la fin du XX<sup>e</sup> siècle d'une identité wallonne « faible, malléable, ouverte, peu sûre d'elle-même, sans doute<sup>47</sup> ! » Pendant quinze ans, Eekhoud s'est attelé à la construction et à la propagation d'un répertoire littéraire et artistique belge, fondé sur une tradition historiographique nationale qui voyait dans le *pars pro toto* flamand la spécificité d'une culture belge autonome. Le *pars pro toto* devenu amalgame, il formerait, vers les années 1910, la pierre d'achoppement d'un mouvement culturel wallon sur l'offensive, et l'opportunité, pour un mouvement flamand en expansion, de procéder à une dynamique de récupération<sup>48</sup>. Par conséquent, en tant que correspondant belge pour le *Mercure de France*, Eekhoud a contribué, à son échelle, à la marginalisation d'une identité wallonne émergente et, bien malgré lui, à la division d'un champ culturel belge qui, à la sortie de la guerre, devrait se repenser entièrement.

---

## Notes

1 Lettre de Verhaeren à Eekhoud, 15 juillet 1897, citée dans Lucien (Mirande), *Eekhoud le Rauque*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1999, p. 113.

2 Pour les raisons qui ont poussé Vallette à mettre un terme à sa collaboration avec Eekhoud, voir Lucien (Mirande), « Georges Eekhoud et ses éditeurs », dans *Le Séminaire gai* [en ligne],

1999, consulté le 12 janvier 2020. URL : [http://semgai.free.fr/contenu/textes/mL\\_Eekhoud\\_editeurs.html](http://semgai.free.fr/contenu/textes/mL_Eekhoud_editeurs.html).

3 Pour un aperçu de l'étude des médiateurs culturels en Belgique, voir Meylaerts (Reine), Gonne (Maud), Lobbes (Tessa) et Roig Sanz (Diana), « Cultural mediators in cultural history: what do we learn from studying mediators' complex transfer activities in interwar Belgium? », dans Brems (Elke), Van Kalmthout (Ton) et Rethelyi (Orsolya), dir., *Doing Double Dutch*, Leuven, Leuven University Press, 2017, p. 51-75.

4 Ce travail historiographique, pris en charge par des Jules de Saint-Genois, Henri Conscience, Ernest Buschmann, Charles Potvin et Charles De Coster, pour n'en citer que quelques-uns, commence déjà durant la période hollandaise, notamment avec la parution des *Gueux de mer* de Henri Moke en 1827. Les historiens érigent d'ailleurs la révolte des Pays-Bas espagnols, une histoire partagée avec le voisin néerlandais, en mythe national fondateur. Pour plus d'informations, voir Quaghebeur (Marc), *Histoire, forme et sens en littérature. La Belgique francophone*, tome 1, Bruxelles, Peter Lang, coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies, vol. 40, 2015.

5 Eekhoud (Georges), « L'Âme belge », dans *La Belgique artistique et littéraire*, n° 1, octobre 1905, p. 5-7.

6 Eekhoud passe en effet une grande partie de son temps à traduire des romans (feuilletons), des poèmes et des études du néerlandais vers le français et à lire des ouvrages flamands pour ses chroniques d'art. Quant à sa production en néerlandais, elle semble être le fruit de collaborations et de traductions (pour la plupart confirmées par les archives) avec ses collègues néerlandophones (notamment Ressler, Hoste et Bruylants). Voir Gonne (Maud), *Contrebande littéraire et culturelle à la Belle-Époque. Le « hard labour » de Georges Eekhoud entre Anvers, Paris et Bruxelles*, Leuven, Leuven University Press, 2017. Je tiens à signaler ici que jamais, dans mon ouvrage, je ne me suis prononcée sur les compétences littéraires actives d'Eekhoud en néerlandais. En revanche, j'ai voulu montrer que ses activités de chroniqueur et de feuilletoniste résultent de transferts, recyclages et croisements complexes qui nous invitent à interroger les catégories strictes et binaires (auteur-traducteur, original-traduction, monolingue-bilingue, individuel-collectif) qui structurent traditionnellement notre compréhension des mécanismes littéraires et culturels de la Belgique de la Belle Époque. « *Research on cultural mediators [...] shows that the complex transfer practices that make up past and present cultures can no longer be fully apprehended (if they ever could) in terms of traditional concepts of "author", "translator", "original", "translation". We need to examine how these traditional concepts routinely obscure complex practices of cultural mediation.* » (Meylaerts [Reine] & Gonne [Maud], « Transferring the city – transgressing borders. Cultural mediators in Antwerp (1850-1930) », dans *Translation Studies*, 7, 2, 2014, p. 146)

7 Eekhoud (Georges), « L'Âme belge », *op. cit.*, p. 13.

8 Mockel (Albert), « Camille Lemonnier et la Belgique », dans *Mercure de France*, avril 1897, p. 97-98.

9 Cité dans Pirotte (Arnaud), *L'Apport des courants régionalistes et dialectaux au mouvement wallon naissant*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires, 1997, p. 74.

10 Voir Gonne (Maud), « La boîte noire de l'historiographie interculturelle belge. Les allers-retours d'Emma Lambotte entre Liège et Anvers (1895-1950) », dans *TTR*, 31, 2, 2018, p. 167-194.

11 Voir Wilmotte (Maurice), *L'Équation flamand-belge*, Bruxelles, La Belgique française, 1911. À l'instar du mouvement flamand, ce mouvement était loin d'être homogène. En témoignent le verbatim des débats du congrès wallon de 1905 (*Congrès Wallon. Compte-rendu officiel*, Liège, Mathieu Thone, 1906) et la césure qui s'ensuivra avec, d'un côté, une orientation politique anti-flamingante et anti-bilinguisme, et de l'autre, une orientation culturelle et philologique de plus en plus marginale.

12 Cité dans Delattre (Louis), *Pour l'Âme belge*, Bruxelles, Dechenne et Cie, 1912, p. 16.

13 Le discours de la race doit, bien entendu, être replacé dans son contexte positiviste d'époque.

14 Des Ombiaux (Maurice), *Essai sur l'art wallon ou gallo-belge*, Bruxelles, Éditions de la Belgique artistique et littéraire, 1912, p. 28.

15 Schoonbroodt (Edmond), « Rétroactes de la ligue wallonne de Liège », dans *Congrès Wallon*, Liège, Carpentier, 1912, p. 51.

16 Charles Grandgagnage dans la *Revue de Liège*, p. 601.

17 Pour une analyse de la presse militante wallonne avant 1914, voir Pirotte (Arnaud), *L'Apport des courants régionalistes et dialectaux au mouvement wallon naissant*, *op. cit.*

18 Gilmont (Jean-François), « Du bon usage des catégories géopolitiques en histoire », dans Courtois (Luc) et Pirotte (Jean), dir., *L'Imaginaire wallon. Jalons pour une identité qui se construit*, Louvain-la-Neuve, Fondation P.-M. et J.-F. Humblet, 1994, p. 45.

19 Après la démission d'Eekhoud, Georges Marlow s'empare de la rubrique sous le nom « Chroniques de Belgique ».

20 Nous n'avons pas pris ces termes en compte lorsqu'ils étaient inclus dans le titre d'une œuvre, d'une revue ou d'une rubrique (par exemple : « Chroniques de Bruxelles » ou *Mon pays wallon*). Les résultats obtenus doivent être considérés comme représentatifs plutôt qu'exhaustifs au vu, d'une part, de la mauvaise qualité de certaines chroniques téléchargées sur *Gallica* qui sont par conséquent mal numérisées et, d'autre part, de la non-exhaustivité du corpus, auquel il manque au moins trois chroniques.

21 Mots adjacents à l'adjectif ou présents dans la phrase contenant l'adjectif.

22 Dans son journal intime, on peut lire qu'Eekhoud invite couramment ces auteurs à dîner, par exemple : « Vendredi 30 décembre 1904. Hier nous avons eu à dîner les Courouble, les Delattre, les Madou. » Plus jeunes, ils étaient également ses compagnons de sortie : « *Happily I enjoyed a pleasant night with Demolder and we remained together chatting and drinking in the public houses of the rue de Flandres, till past midnight. At Sesino I had seen also Gilkin, Krains, Lacomblez, Valère Gille.* » (Journal du 13 janvier 1895, consultable aux AML sous la cote ML 2954)

23 Lettre d'Eekhoud à Delattre du 12 juin 1890, consultable aux AML sous la cote ML 2306.

24 Lettre d'Eekhoud à Delattre, sans date, *op. cit.*

25 Lettre de Krains à Eekhoud du 20 juillet 1899, consultable aux AML sous la cote ML 02589.

26 Lettre d'Eekhoud à Krains du 20 septembre 1898, consultable aux AML sous la cote ML 2255.

27 Hubert Krains (1862-1934) s'implique notamment dans les journaux militants *Terre wallonne* et *Le Guetteur wallon*, il participe au congrès wallon de 1905 et fait partie de l'assemblée wallonne de 1923 à 1934. Maurice Des Ombiaux (1868-1943) consacre de nombreuses études à l'art wallon. Il fonde, avec Destrée, la Fédération des Artistes wallons puis la Société des Amis de l'Art wallon et est co-organisateur de l'exposition d'art wallon de Charleroi de 1911. Il collabore notamment aux revues militantes *La Patrie wallonne* et *La Jeune Wallonie*. Louis Delattre (1870-1938), partisan de l'âme belge, est certainement le moins militant des trois. Il adhère néanmoins aux arguments de Destrée concernant l'occultation du patrimoine wallon par le biais de l'équation flamand = belge et tâche de donner une place aux écrivains français de Wallonie dans le panthéon belge lors de l'exposition de Charleroi en 1911. Voir Delattre (Louis), « Les écrivains français de Wallonie de 1880 à 1911 », dans Destrée (Jules), dir., *Études sur les arts anciens de Wallonie. Conférences à l'exposition des Beaux-Arts de Charleroi en 1911*, Paris/Bruxelles, Van Oest, 1912. Pour plus d'informations sur l'implication de ces auteurs dans le mouvement wallon, voir Delforge (Paul), Destatte (Philippe) et Libon (Micheline), dir., *Encyclopédie du Mouvement wallon*, Namur, Institut Jules Destrée, 2000.

28 Destrée (Jules), cité dans Delattre (Louis), *Pour l'Âme belge, op. cit.*

29 Klinkenberg (Jean-Marie), « La production littéraire en Belgique francophone : esquisse d'une sociologie historique », dans *Littérature*, n° 44, 1981, p. 43.

30 Dans les chroniques, « néerlandais » est utilisé en alternance avec « flamand » pour désigner la langue parlée dans le nord du pays.

31 Voir Grutman (Rainier), « Maeterlinck et les langues de Flandre : attitudes et représentations », dans *FrancoFonie*, n° 5, 2015, p. 108.

32 « Savoir » ici renvoie probablement aux compétences linguistiques requises pour faire de la littérature.

33 « Si le vieux Bruxelles tend à disparaître, heureusement le vieux Bruxellois, l'aborigène du "bas de la ville", a la vie dure, et en supposant que lui aussi vint à céder définitivement la place à l'élément bâtard et cosmopolite, à l'uitlander, aux intrus wallons ou étrangers, il nous resterait son portrait fidèle. » (« Chronique de Bruxelles », mars 1902, p. 849)

34 Lettre d'Eekhoud à Delattre du 12 juin 1890, *op. cit.*

35 Debouck (Désiré-Joseph), « À propos de l'enquête sur la littérature nationale, par Sylvain Bonmariage », dans *Le Thyrsé*, n° 11, p. 213.

36 Ibid.

37 Dans certaines sphères, le wallon acquiert le statut de langue et non plus de dialecte ou patois. Par exemple, le congrès wallon de 1905 émet le vœu de « voir les Wallons se servir désormais des mots langue wallonne en parlant de leur vieux langage » (*Congrès Wallon. Compte-rendu officiel, op. cit.*, p. 375).

38 Pour Delattre, la sympathie et la fusion flamandes-wallonnes émergent dans les parlers régionaux. « Nos dialectes régionaux, modes d'expression naturels et spontanés de populations plus ou moins différentes, doivent être l'une et l'autre, et l'un par l'autre, respectés. » (Delattre [Louis], *Pour l'Âme belge, op. cit.*, p. 8)

39 Les opinions d'Eekhoud sur les questions linguistiques en Belgique varient en outre considérablement en fonction de l'endroit où paraissent ses textes. Voir Gonne (Maud), *Contrebande littéraire et culturelle*, *op. cit.*, p. 88-108.

40 Voir Dessy (Clément), « Les conférences d'art de l'exposition de Charleroi : des événements littéraires », dans Charleroi 1911-2011. *L'industrie s'associe à la culture*, Charleroi, Ville de Charleroi, 2011, p. 327-349.

41 À l'exception de l'anecdotique « villette wallonne » de Mons (p. 201).

42 « Hélas ! [...] C'est chez nous seulement que l'on dénigre et que l'on feint d'abominer le parler du terroir. » (« Chronique de Bruxelles », septembre 1903, p. 790-791)

43 Lambotte (Emma), « La question des langues en Belgique », dans *La Gerbe*, avril 1920, p. 200-201.

44 Voir par exemple Sottiaux (Jules), *L'Originalité wallonne*, Paris, Édition artistique, 1906.



45 Eekhoud (Georges), « Introduction », dans Delattre (Louis), *Les Contes de mon village (Mœurs wallonnes)*, Bruxelles, Lacomblez, 1890, p. xviii.

46 Klinkenberg (Jean-Marie), « La littérature de Wallonie est-elle wallonne ? », dans Courtois (Luc) et Pirotte (Jean), *L'Imaginaire wallon*, *op. cit.*, p. 160-161.

47 Courtois (Luc) et Pirotte (Jean), « Épilogue. Rendez-vous manqués et pierres d'attente », dans Courtois (Luc) et Pirotte (Jean), *L'Imaginaire wallon*, *op. cit.*, p. 276.

48 « [...] on peut se demander en effet si certains protagonistes de l'émancipation des habitants du nord du pays n'ont pas eu plus de facilités que les ténors du mouvement wallon, par utilisation extensive des termes Flamands et Flandre, à doter la Flandre du xixe siècle d'un passé "national" prestigieux et à faire prendre conscience ainsi aux Flamands de leur spécificité » (Hogge [Thibaut], « Des Wallons sans histoire !? Le passé belge conçu par les manuels d'histoire de l'enseignement primaire avant 1914 », dans Courtois [Luc] et Pirotte [Jean], *L'Imaginaire wallon*, *op. cit.*, p. 66). En tout cas, à partir des années 1910, de nombreux auteurs flamands francophones, comme Verhaeren, Eekhoud ou De Coster sont « récupérés » et placés dans un panthéon littéraire flamand. Voir Gonne (Maud) et Meylaerts (Reine), « Fransch kleeft uittrekken en Vlaamsch pak aanpassen : Stijn Streuvels vertaalt uit het Frans », dans *StreuvelsJaarboek*, n° 19, 2013, p. 95-118.

## Table des illustrations

	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/textyles/docannexe/image/3906/img-1.png">http://journals.openedition.org/textyles/docannexe/image/3906/img-1.png</a>
	<b>Fichier</b>	image/png, 133k
	<b>URL</b>	<a href="http://journals.openedition.org/textyles/docannexe/image/3906/img-2.png">http://journals.openedition.org/textyles/docannexe/image/3906/img-2.png</a>
	<b>Fichier</b>	image/png, 55k

## Pour citer cet article

### Référence papier

Maud Gonne, « La Wallonie dans les « Chroniques de Bruxelles » de Georges Eekhoud », *Textyles*, 58-59 | 2020, 105-126.

### Référence électronique

Maud Gonne, « La Wallonie dans les « Chroniques de Bruxelles » de Georges Eekhoud », *Textyles* [En ligne], 58-59 | 2020, mis en ligne le 13 mai 2020, consulté le 31 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/3906> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/textyles.3906>

## Auteur

### Maud Gonne

FNRS – Université de Namur – Université Catholique de Louvain

### Articles du même auteur

**COSTA (Béatrice) et GRAVET (Catherine), dir., Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des œuvres et des personnes** [Texte intégral]

Mons, Service de Communication écrite de la Faculté de Traduction et d'Interprétation de l'Université de Mons, coll. Travaux et documents, n°9, 2016

Paru dans *Textyles*, 53 | 2018

**Deux générations de médiateurs** [Texte intégral]

Portraits de Charles Potvin (1818-1902) et Georges Eekhoud (1854-1927)

Paru dans *Textyles*, 45 | 2014

---

## ***Droits d'auteur***

Tous droits réservés